

## ÉTHIQUE ET SCIENCES SOCIALES

L'HOMME,  
JOCKEY DE LA PLANÈTE ?

Jacques BODY\*

## RÉSUMÉ

L'histoire de la Touraine forme le fonds de commerce de notre Académie. Par exception, le présent exposé, empreint d'humour noir, ne traite ni de l'histoire, puisqu'il s'agit du futur proche ou très proche, ni de la Touraine, parce que la menace est planétaire. La conjonction de l'explosion démographique et de l'épuisement des ressources fossiles entraîne déjà le retour de la famine et promet pour le milieu du siècle une crise qui peut être fatale à l'humanité. Combien faudra-t-il de temps pour que les décideurs prennent la pleine mesure de cette menace ? Les avertissements n'ont pourtant pas manqué, – ceux lancés par Giraudoux n'étant ni les moins spirituels, ni les moins prophétiques.

## SUMMARY

The history of the Touraine region is the stock in trade of our Academy. Exceptionally, this presentation, laced as it is with dark humor, deals neither with history, since it involves the near or very near future, nor with the Touraine, since the threat is world wide. The population explosion combined with the depletion of fossil resources is already causing renewed famine and portends a mid-century crisis, potentially fatal for mankind. How much longer will it take for those in power to become fully aware of this threat? However, the warning signs have not been lacking, and those pointed out by Giraudoux are neither the least amusing nor the least prophetic.

*« Notre compagnie (...) a aussi le devoir de renouer avec le mouvement académique tel qu'il fleurissait au XVIII<sup>e</sup> siècle : répandre les idées nouvelles, poser les problèmes de l'heure, rechercher les voies de l'avenir. »* Vous pensez bien que je n'ai pas la fatuité de me citer moi-même. Non, je cite la distinguée et sympathique représentante du Crédit agricole, qui avait cité en exemple le

---

\* Vice-Président de l'Académie.

propos liminaire de ma précédente conférence. J’y signalais les dangers du communautarisme. C’était en mars 2005. À l’automne, les banlieues s’enflammaient.

Prophète de malheur, je récidive. Je disais aussi : « *Je n’ai pas choisi mon sujet : il s’impose à nous. Je ne reviendrai sur les événements passés que dans un esprit prospectif, pour autant que savoir d’où nous venons éclaire ce vers quoi nous allons.* »

Valéry accusait l’histoire de nous faire entrer dans l’avenir à reculons. Souvent, elle a pour fonction de justifier le présent, et de déguiser le hasard en nécessité. Nous allons allègrement la déconstruire, et entrer dans le monde des possibles, donc aussi des impossibles... et des regrets, car quel est le sujet, celui qui s’impose à tous aujourd’hui, sinon la relation de l’homme avec sa planète ?

Et des banlieues nous ne sortirons pas. À peine le monde créé, la Bible raconte à sa façon l’histoire de la tour de Babel. Cette tour carrée à gradins réguliers incarnait à l’origine la légitimité politique et théologique des Nabuchodonosor en même temps qu’un idéal d’ordre international, la véritable étymologie (polythéiste) étant *Bab-ili*, « porte des dieux ». Ainsi du moins la voyaient les Mésopotamiens, fiers d’être le centre d’une société « multiculturelle » depuis que des populations diverses avaient été attirées ou déportées vers la grande capitale, – dont des Juifs, lesquels, nostalgiques du petit monde levantin des cités-États, vont répandre une contre-étymologie : *Babili* « mélange », de l’hébreu balal. *Babel*? Déjà le point de vue des immigrés, la banlieue contre le centre...

Cette conférence est dédiée au président d’honneur, fondateur de notre Académie, en signe de profonde admiration, de profonde affection, et de profonde jalousie. J’envie son optimisme, son art de réjouir en instruisant, je voudrais faire rire comme lui, et je vais faire rire jaune. En guise d’humour, de l’humour noir. Comme disait l’autre, « *Aux larmes citoyens!* »

Corrigeons la gravité du sujet par la légèreté de la méthode. Quand je débute dans l’ombre d’Étiemble (j’étais un simple assistant, même s’il me traitait comme un collègue et presque un ami), je trouvais déjà beau de franchir les frontières et, sous la bannière de la littérature comparée, de m’aventurer dans des domaines dont je n’étais pas spécialiste. Mais Étiemble militait pour un comparatisme planétaire et une littérature vraiment universelle. La

littérature « comparée » est devenue « générale et comparée », et la notion de littérature est à son tour transcendée.

Rendons grâce à Émile Aron d'avoir offert à notre académie la possibilité de dédaigner les spécialisations. On y voit des mathématiciens parler peinture, des géographes parler littérature, des médecins histoire ou télévision, des pharmaciens journalisme. Aujourd'hui, convoquant géologues, botanistes, zoologistes, démographes, climatologues et glaciologues, nous en sommes tous réduits à la science vraiment générale, vraiment universelle, à l'écologie.

« *Oikos* », la maison. L'économie, du temps de Xénophon, c'était l'art de tenir sa maison. Nous arrivons à l'heure où notre « chez soi », c'est la terre. De gré ou de force, il faut apprendre à cohabiter, et tout spécialiste, s'il reste enfermé dans sa spécialité, fait fausse route.

Prenons l'exemple de la médecine. Un grand cancérologue, naguère président de l'Académie nationale de Médecine dont Émile Aron est maintenant le doyen, Maurice Tubiana, vient de publier un livre de mémoire et de réflexion. Il est bien placé pour évoquer les fabuleux progrès que la médecine a faits en moins d'un siècle. Mais les démographes de leur côté expliquent une chose très claire, et très simple, mais très lourde de conséquences, la « transition démographique », entre deux états d'équilibre : l'équilibre ancien, forte natalité, forte mortalité, et l'équilibre nouveau, faible natalité, faible mortalité. En gros, pour la moitié du monde, les pays « développés », cette transition est achevée, elle est en marche dans les pays « en développement ».

Sans accuser les médecins, puisqu'il s'agit de phénomènes de société, on doit avouer que dans les deux cas, il y eut, il y a déficience de la médecine. En France, jusqu'à la loi Veil, la limitation des naissances s'est faite par des moyens indignes, quand la médecine disposait d'outils autres que les aiguilles à tricoter (lesquelles ont encore cours ici et là). Et dans les pays en développement, la transition en cours est déjà catastrophique. Il aurait fallu que le contrôle des naissances marche de pair avec les progrès de la prophylaxie pour éviter ce que d'aucuns appellent « la bombe démographique ». Voilà ce qui arrive quand médecine et démographie se tournent le dos. La population a doublé, quand la surface des terres cultivées croissait à peine : 100 % d'un côté, 9 % de l'autre. Les cultures intensives, la pêche industrielle, ont été chargées de rétablir la balance, mais elles ont dégradé les sols, empoisonné les rivières, épuisé la mer, et la déforestation menace le poumon de la planète.

Une bonne nouvelle : on constate dans certaines régions d’Afrique une baisse de la natalité que la stagnation du niveau de vie n’explique pas : dans leur misère, ces femmes ont du moins la télévision, et sans avoir encore leur indépendance, ni une profession comme les Occidentales, elles commencent d’en copier les mœurs. Bref, la population du globe pourrait plafonner vers 2050 à un chiffre qui se situerait aux alentours de 10 milliards d’humains. Un cap à franchir ? Nous ne sommes encore que 6 milliards, et M. Klaus Schwab, le fondateur du Forum économique mondial de Davos, peut se féliciter : quand il a commencé, il y avait 2 milliards de pauvres sur un total de 4 milliards. Aujourd’hui, il y a toujours 2 milliards de pauvres, mais sur un total de 6. Donc, un tiers au lieu d’une moitié.

Et au fond, la solution serait simple : ces deux milliards de miséreux qui n’ont pas été capables de s’insérer dans les systèmes modernes de production/consommation, qui veulent à tout prix immigrer, qui perturbent le marché de l’emploi, et qui s’entêtent à faire des enfants, il suffirait... de les détruire ? On s’y essaie, timidement, involontairement. Il faudrait carrément prendre leurs nourrissons comme viande de boucherie, selon la recette que proposait Swift, l’auteur des *Voyages de Gulliver*, pour combattre la surpopulation en Irlande. Hélas ! Ces miséreux, dans leurs huttes, leurs igloos, leurs bidonvilles, sont aussi les humains qui polluent le moins, qui recyclent nos déchets, qui se nourrissent de nos ordures. D’un strict point de vue écologique, il vaudrait mieux beaucoup bouffer de la *jet set*, si le chiffre et le poids y étaient...

Alors, restreindre les protéines animales ? Fermer les boucheries ou tout au moins préparer les tickets de viande, adopter dès maintenant un régime hypocalorique, comme le recommande Émile Aron, pour notre santé à tous ? Il a souvent raconté qu’à l’issue d’un cours sur les méfaits du tabac, il avait sorti son paquet de cigarettes, et il l’a jeté à la corbeille sous les yeux des étudiants : « *Vous voyez, je me suis convaincu moi-même* ». Ayant eu le courage de s’engager publiquement, il a tenu bon, bien que le désir d’en griller une l’ait longtemps chatouillé.

Il prône la mimologie, l’étude du comportement fondé sur l’imitation. Selon ses bons principes, et à son exemple, je déclare ici que j’ai mangé mon dernier bifteck. Sauf qu’un milliard de Chinois consomment 50 kg de viande par tête et par an, dix fois plus qu’il y a quarante ans. L’un de mes amis, fils d’un petit industriel, se souvenait d’avoir entendu sa mère dire des grévistes

de juin 1936 : « *Mais figurez-vous que ces gens-là voudraient manger de la viande tous les jours!* » Les Chinois en sont là.

Or l'homme ne se nourrit pas que de pain et de viande. Il a aussi une terrible soif d'énergie : 20 % sous forme d'électricité et 70 % d'énergies fossiles, pétrole et gaz en tête. Or l'épuisement progressif des réserves de pétrole pourrait se faire durement sentir, lui aussi, justement aux alentours de l'année 2050. Joyeuse retraite à nos petits-enfants !

Heureusement, nous avons le nucléaire. Il a un bel avenir. Les centrales de la première génération arrivent à bout de course. Il faudrait les démanteler. Les Anglais, prudents, attendent un siècle avant de passer aux actes. Mais tandis qu'on peut tranquillement laisser rouiller une vieille aciérie, une centrale atomique, même arrêtée, exige encore plein de petits soins. Passons. Dans l'immédiat, un marché fabuleux se découvre, d'autant que partout où il y a des centrales, l'État a dû prendre les risques à sa charge, c'est-à-dire à la nôtre, – les compagnies d'assurance se défilant. Il va falloir remplacer les quelques centaines de centrales qui datent des années 1960 et 1970 (après Three Mile Island et Tchernobyl, on avait quasiment cessé d'en construire) et aussi alimenter nos futures voitures, toutes électriques. Si le nucléaire devait prendre la succession du pétrole, les centrales à construire ne sont plus quelques centaines mais plusieurs milliers. J'ai bien dit : marché fabuleux. Hélas ! pas plus tard que mardi dernier, 5 février 2008, *Business Week* titrait : « *Wall Street n'est pas très chaud pour se lancer dans le financement de centrales nucléaires.* » Allez savoir pourquoi !

Donc le monde entier se met aux économies d'énergie, l'Europe nous y pousse, moi-même je vais donner l'exemple, je pousse le sacrifice jusqu'à laisser la voiture au garage, je prends le bus pour descendre de Saint-Avertin. Sauf que pendant ce temps, quelques centaines de millions de Chinois délaissent leur vélo et montent dans le bus, en attendant d'avoir eux aussi leur auto.

Déjà, le « super » flambe à la pompe.

« *L'humanité a connu d'autres crises. Elle s'en est toujours sortie.* » En effet, elle a déjà trouvé un substitut au pétrole : les biocarburants. L'Europe donnant l'exemple, l'année dernière un accord s'est fait au sein de l'Union pour qu'à partir de 2020 le taux de biocarburants dans nos réservoirs soit d'au moins 10 %.

Mais encore un «*hélas!*» L'OCDE, dès septembre dernier, a mis en garde contre une augmentation du coût des produits alimentaires suite à la promotion du biocarburant, et contre la déforestation et la destruction de milieux de vie, soulignant que «*les mérites des biocarburants dans la lutte contre les changements climatiques ne sont que limités*». Ah! Qu'en termes prudents ces choses-là sont dites...

Dans une interview accordée à la BBC le 14 janvier dernier (2008), M. Dimas, le Commissaire européen, a déclaré qu'«*il est désormais acquis que les problèmes environnementaux et sociaux résultant de l'utilisation de biocarburants sont plus importants que ce que l'on avait pensé jusqu'ici*». 14 janvier! Il y a moins d'un mois! Nous comptons en siècles, puis en décennies, nous en sommes aux décades, tous les dix jours la douche écossaise!

L'histoire s'accélère. Le besoin de pain et la soif de pétrole se télescopent. Le Brésil assure maintenant la moitié de sa consommation grâce aux biocarburants, des forêts tropicales grandes comme l'Angleterre disparaissent chaque année au profit des cultures industrielles de canne à sucre ici, de maïs là, pour alimenter les moteurs. Résultat, les produits alimentaires flambent en Chine, la tortilla à Mexico : plus 70 %, et en Namibie, pour tromper la faim, les mères donnent à leurs enfants des galettes de boue. La famine fait un retour en force.

Je ne parle pas de l'eau douce, du climat, du trou d'ozone, des glaciers qui fondent, des mers qui vont envahir les deltas surpeuplés du Gange, du Rhin, du Nil et du Mississippi, des énormes transferts de population qui s'ensuivront, et des guerres afférentes, conventionnelles (au pluriel) ou atomique (au singulier, car elle sera définitive).

Une éclaircie dans ce ciel d'orage : le gaz hilarant. Voilà l'arme absolue dont j'avais besoin dans ma joute amicale avec Émile Aron. Moi aussi je vais pratiquer la gélothérapie, je vais rendre mon public hilare grâce au gaz hilarant bien connu dans les champs de foire dès le dix-huitième siècle : le protoxyde d'azote, N<sub>2</sub>O, utilisé depuis longtemps en anesthésie. Hélas! Terrible malentendu, j'apprends que le protoxyde d'azote, issu en grande quantité des engrais azotés, est un agent 300 fois plus puissant, en termes d'effet de serre, que le CO<sub>2</sub>. 300 fois? Non, seulement 296 fois.

Donc Maurice Tubiana se rallie, comme tout le monde, à l'écologie. Il déplore que les jeunes n'aient plus confiance dans la science, il critique le principe de précaution, qui freine l'innovation. Il a raison. Si nous avions

appliqué le principe de précaution, nous n'aurions pas mis dans nos peintures puis dans nos moteurs du plomb qui s'est changé en or pour quelques-uns, nous n'aurions pas bourré d'amiante la faculté des sciences de Jussieu qu'on a maintenant le plaisir de désamianter. Le cancer, dit encore Tubiana, il vaut mieux le prévenir que le guérir. Mais pourquoi n'a-t-on pas organisé plus tôt la chasse aux produits cancérigènes ?

« *En fait, nous fabriquons, sans souci des retombées* », voilà ce que me disait, il y a quarante ans Vincent Labeyrie, qui avait beaucoup de défauts mais qui avait eu l'intelligence de fonder à la faculté des Sciences de Tours l'un des premiers laboratoires d'écologie, laboratoire qu'il a débaptisé quand le mot devint trop courant. « *Notre recherche pour 90 % innove et ne consacre que 10 % aux retombées.* » Puisse le rapport s'être inversé !

Écologie, oui ; écologiste, non, voilà ce que dit Tubiana. Et de fustiger ces jeunes militants ignares et enthousiastes, ces « écolos » et autres soixante-huitards qu'il est de bon ton de dénigrer aujourd'hui. On les assimile aux millénaristes, qui, périodiquement, avant comme après l'an mil, annonçaient la fin du monde. Sur *Les Fanatiques de l'Apocalypse*, tant juifs que chrétiens, « Sauveurs des derniers jours », Anabaptistes ou Flagellants, Norman Cohn a écrit un beau livre, qu'il faudrait prolonger jusqu'au Temple du soleil. Les millénaristes, selon Cohn, « *dépeignent toujours le salut comme (...) soudain, total, miraculeux* ». Ce n'est aucunement le cas des militants écolos. Révoltés contre l'ordre établi, inquiets de l'avenir, éperdus de solidarité, ils n'ont peut-être que le tort d'avoir lancé le cri d'alarme quand il en était encore temps.

Aujourd'hui, le feu est dans les communs, et la question est de savoir quelles trompettes de Jéricho vont... dirai-je : faire tomber les œillères ? Non pas, le constat est unanime, tout le monde il est beau, tout le monde il est écolo. Reste à passer aux actes, et là, je change une troisième fois de méthode.

Avec votre collaboration, et pour vous amuser, j'invente une branche de la médiologie, la science des médias lancée par Régis Debray. Cette branche s'appellera, si vous le voulez bien, la chronomédiologie : combien faut-il de temps pour décider l'humanité à agir, – à agir, bien sûr, écologiquement.

Afin de souder éco- et -logie, je ne remonterai pas jusqu'à la mythologie védique, où règne la déesse Vak, autrement dit (latin *vox*) la parole et la voix. Prajapati, le dieu cosmogonique par excellence, lui aussi possède la

parole qui emplira l'univers. «*Il dit A, et cela devint la terre*». Curieux qu'on ait attribué au même Homère, *l'Illiade*, le récit d'une guerre d'extermination, et *l'Odyssée*, voyage d'exploration jusqu'aux limites du monde, curieux qu'Hésiode soit à la fois l'auteur d'une cosmogonie où les dieux dévorent leurs enfants et d'un poème qui enseigne l'art de cultiver sagement la terre.

Que les idées écologiques viennent de loin, on s'en assure facilement : il suffit de consulter *Wikipedia*, l'encyclopédie libre sur internet. *Wikipedia* fait partir l'écologie d'Aristote, et mieux encore de son disciple et successeur à la tête du Lycée, celui qu'il avait baptisé le beau parleur, le divin phraseur, Théophraste. Théophraste le premier a su distinguer les animaux des végétaux, a fondé en somme la botanique et la zoologie. Mais il vaut mieux attendre le XIX<sup>e</sup> siècle, et d'abord les deux frères Humboldt, Wilhelm, l'homme du logos universel, créateur de la linguistique et de l'anthropologie comparées, et Alexander, auteur de la première *Géographie des plantes* (1805), qui allait être suivie de diverses *Géographie des animaux* inspirées par les travaux de Darwin (*l'Origine des espèces*, 1859). La science s'accélère alors. Le mot d'écologie (1866) est créé par le biologiste allemand Ernst Haeckel, médecin et professeur d'anatomie comparée, introducteur des idées de Darwin en Allemagne. Pour Haeckel, l'écologie est «*la science des conditions d'existence*». On passe ainsi à la notion de biocénose (Möbius, 1877), communauté d'êtres vivants dans un lieu et un climat donnés. Le mot «écologiste» date de cette fin de siècle. Les amis de la nature, association internationale dont le siège est à Vienne, est fondée en 1895. Et déjà, les savants mentionnent les dégâts causés par l'homme au XVIII<sup>e</sup> siècle quand la colonisation entraîne la déforestation, et au XIX<sup>e</sup> avec la révolution industrielle.

En gros, il aura fallu un siècle pour que les travaux de ces pionniers atteignent l'opinion et les pouvoirs publics :

- 1963 – Fondation de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) dont le siège est à Gland, en Suisse. Elle réunit aujourd'hui 83 États, 114 agences gouvernementales, plus de 800 ONG et plus de 10 000 experts et scientifiques venus de plus de 180 pays ;
- 1968 – Club de Rome, animé par un Italien, Aurelio Peccei, et un Écossais, Alexander King. Conférence *Man and Biosphere* organisée par l'Unesco ;
- 1971 – Conférence de Stockholm ;
- 1992 – Sommet de la terre à Rio ;



- 1997 – Protocole de Kyoto. La même année, Premier Forum mondial de l'eau à Marrakech, désormais presque annuel :
- décembre 2007 – Conférence de l'ONU sur le changement climatique à Bali.

La France suit avec retard. René Dumont aura eu le mérite d'être à la fois écologue et écologiste. Grand-père agriculteur, père professeur d'agriculture, lui-même ingénieur agronome et professeur d'agronomie comparée. Fort d'une première expérience en Indochine, il pense que les relations de l'homme avec la planète reflètent celles de l'homme avec ses semblables, et crée ainsi l'écologie politique. Il publie livre sur livre, dont *L'Utopie ou la Mort* (1973), il va jusqu'à se porter candidat à la Présidence de la République, et recueille moins de 2 % des voix. C'était en 1974. Trente ans plus tard, Nicolas Hulot, reporter photographe de formation, se retrouve sur la ligne de départ. D'après un sondage CSA, 46 % des électeurs souhaitent qu'il se présente, mais ils n'auraient été que 7 % à voter pour lui.

Dans l'intervalle, toujours en France, des bibliothèques entières sont consacrées à l'écologie. Michel Serres propose son *Contrat naturel* (1980), sans prononcer le mot d'écologie, il est vrai. Jean-Marie Pelt en est à son trentième livre, dont *La Terre en héritage* (Fayard, 2000). Collaborateur du commandant Cousteau, Yves Paccalet en a publié plus de soixante, dont *L'humanité disparaîtra, bon débarras!* qui fait songer au titre d'Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des animaux*. Des films, des documentaires à foison, des émissions de télévision quotidiennes, le pacte Nicolas Hulot approuvé par les principaux candidats à la présidentielle, le Grenelle de l'environnement, et le Nobel de la Paix décerné conjointement à l'ex-vice-président des États-Unis, Al Gore et au Groupement intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC). En médiologie, on n'avait jamais vu pareils tirs d'artillerie lourde sur une humanité sourde : car on ne cesse de promettre le développement durable tout en prônant la croissance. Le premier rapport du Club de Rome ne s'intitulait-il pas : *Halte à la croissance?*

Pour illustrer mon propos, vous me pardonnerez de citer mon cher Giraudoux. Je lui dois mon titre. Au début de *La Folle de Chaillot*, un petit groupe de boursicotiers véreux projette de détruire Paris pour y chercher du pétrole.

« Curieux, dira La Folle. Qu'est-ce qu'ils veulent en faire ?  
 « Ce qu'on fait avec du pétrole. De la misère. De la guerre. De la laideur. Un monde misérable. »

On peut prendre cette « folle » pour une banale passéiste ; *laudator temporis acti*, comme disent les pédants. Mais les spéculateurs parlent clairement :

« Quand nous aurons vidé notre planète de ses équilibres et de ses dosages internes, elle risque de prendre un jour le parcours non aimanté dans les chemins du ciel. Tant pis pour nous. Puisque l'homme a choisi d'être, non pas l'habitant, mais le jockey de son globe, il n'a qu'à courir les risques de la course. »

Mon titre, « *jockey de la planète* », est donc une citation inexacte. « Jockey de son globe », on voit le dessin en style de BD, les jambes du jockey écartées et même écartelées pour chevaucher la grosse boule. Mais il me semble que « globe » aujourd'hui implique « globalisation », « totalisation », termes au total positifs, à l'heure où les dégâts s'abattent sur ce pauvre astre errant qu'est la « planète », du grec *planaô*, errer.

Si j'en avais le temps, je grefferais sur ce texte de Giraudoux un *excursus* vers ce qu'il appelle « *les chemins du ciel* ». Depuis les voyages de nos cosmonautes sur la lune, réalisation de fantasmagories anciennes, voyez Lucien de Samosate, Godwin, Cyrano de Bergerac, Jules Verne, Wells et Tintin, les imaginations ont pris pour du bon pain le rêve d'une migration de l'espèce humaine vers d'autres planètes, que dis-je, vers d'autres galaxies. Magnifique sujet de science fiction, véritable alibi du jockey toujours prêt à changer de monture. Faute de temps, je lègue à d'autres ce sujet trompeur.

Je reviens à *La Folle de Chaillot*. Juvet et Marguerite Moreno ont joué la pièce un an durant, à bureaux fermés. C'était au lendemain de la Libération, à l'orée de ces « trente glorieuses » pendant lesquelles, manches retroussées, nous avons aligné les grands ensembles et imposé le règne du tout-automobile à nos villes. À la limite entre Tours et Saint-Pierre-des-Corps, une autoroute a remplacé le canal qui reliait le Cher à la Loire, canal qui serait aujourd'hui le paradis des joggeurs et des pêcheurs. On découvre maintenant qu'il aurait mieux valu faire passer l'A10 au large de l'agglomération. « L'autoroute du canal » a dû être aussitôt doublée par l'avenue

Pompidou, la bien nommée, du nom de celui qui a transformé les quais de la Seine en voie rapide.

Nul n'a pris au sérieux les admonestations de *La Folle de Chaillot*. Pendant l'entre-deux-guerres, Giraudoux avait pourtant multiplié les articles et les conférences, dans l'esprit de cette Ligue urbaine qu'il avait contribué à créer en 1928. Laquelle, aujourd'hui, part en guerre contre les éoliennes. Giraudoux, pour sa part, acceptait l'innovation. L'un de ses parents s'indignait des premières lignes à haute tension, avec ces énormes pylones dits à tête de chat, et Giraudoux lui avait répondu qu'il faudrait s'habituer aux paysages du monde moderne, dont il faisait un droit pour chacun, à condition de respecter les vies qui nous entourent.

En 1937, il avait été flatté d'être invité au déjeuner de la Société Nationale d'Acclimatation : « *Quand on parle des bêtes, à Paris, on pense à moi* ». Il avait appris que cette association avait créé une réserve pour les flamants roses de Camargue, il fut moins séduit par le menu du déjeuner :

« *Serpent à sonnettes sur canapé, ibis du Soudan en paupiettes, bosse de dromadaire en daube, filet de crocodile, ragoût de phoque à l'esqui-maude.* »

Au dessert, il se leva et célébra d'une voix égale l'amitié que les hommes doivent aux animaux :

« *Notre vie ne se comprend que dans un bain de vie, qu'entourée d'une plèvre de vie, et c'est la vie de l'animal qui la forme. Cette vie galopante, ailée, bondissante, nageante, est notre second système artériel.* »  
« *Tout chien est un chien d'aveugle (...)* »

Il énuméra quelques espèces massacrées par les hommes, en commençant par le dronte, que Buffon a décrit quand l'espèce était déjà éteinte.

Ce dronte est aussi appelé dodo, du portugais *duedo*, idiot, car cette espèce de cygne de Madagascar et de l'île Maurice, qui ne volait pas, qui marchait à peine, indolent et stupide, s'est laissé proprement exterminer. Un distingué mathématicien du nom de Dodgson a pu voir son squelette au Museum d'Oxford, et, publiant sous le nom de Lewis Carroll, l'a introduit au chapitre II des aventures d'*Alice au pays des merveilles*. À la Réunion, la *Dodo*, c'est la bière Bourbon, dont le logotype est un dodo.

De ce dodo, selon certains, viendrait l'expression enfantine «faire dodo». J'en doute, car l'expression est déjà dans Charles d'Orléans, mais enfin, je suis tenté de conclure en posant la question : Avons-nous d'ores et déjà programmé la mort de nos descendants ? Si oui, grâce à nous, nos petits-enfants feront de beaux dodos.

Je ne voudrais pas conclure de façon aussi pessimiste. Il y a dans cette salle une amie qui s'est inquiétée pour moi quand j'ai commencé de tenir de semblables considérations. Elle parlait voyages en avion, je lui répondais que j'avais largement dépassé ma ration de kérosène. Elle est certainement un excellent médecin. Je m'inquiète de la planète, et elle s'inquiète pour moi. Non, je ne suis pas déprimé.

D'abord, Émile Aron tient le courage pour la première vertu. Et il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre.

Autre consolation, l'humanité ne périra pas seule. Certains experts estiment que plus de la moitié des espèces vivantes aujourd'hui peuvent s'éteindre d'ici 2100.

Ensuite, on a tort de dire que la planète est menacée. Nous connaissons son âge, elle a 4,5 milliards d'années, et elle a sans doute encore quelques millions ou milliards devant elle. Les quelques griffures superficielles que l'homme lui a infligées ne l'empêcheront pas de tourner, sans nous. Elle a connu des choses bien plus terribles, de méchants coups de soleil, des énormes météorites qui ont soulevé un nuage de poussière à lui cacher le soleil pour des années, bloquant la photosynthèse. Récemment, à l'époque du permien, il y a moins de 300 millions d'années, peut-être 95 % des espèces ont disparu, et de nouveau à la fin du crétacé (- 65 millions d'années), adieu les dinosaures !

Quant au dernier homme et à tous ceux qui vivront «la fin de l'histoire», ils pourront relire les poèmes de jeunesse de Paul Eluard, enfant de la banlieue nord, c'est dans *Capitale de la douleur* (1926) :

«À leurs pieds le désespoir aura la belle allure des victoires sans lendemain,  
des auréoles sous le beau ciel bleu dont nous étions parés.»